L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

G. F. WEISSE & Co. No 73, Rue de Chartres Entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 19 AVRIL 1862.

G. F. WEISSE, F. LIMET. H. DUFOUR, G. MARRY. EDITEURS-PROPRIETAIRES.

Nouvelle-Orléans.

SAMEDI MATIN, 19 AVRIL.

Vérités à l'ensemble de ce jour.

Par N. Vignié, à la Bourse des Marchands—Quatre terrains dans les rues Bienville et Gravier. La même affaire; quinzaines et blanchissages. Lot de Jesse Mills; quinzaines et blanchissages. Lot de vente dans le 3e district. Un magasin en briques, Rue Levee No 90. Deux terrains dans le 3e district.

Par Ch. E. Forstall, à la Bourse des Négociants—Les bières fines, domestique de maison et charretier. Le grin Bon, cuisinier ou domestique de maison. Propriété dans la rue Villeré.

Par Alfred Bouligny, à la Bourse des Négociants—Six terrains dans le 3e district. Un terrain rue du Quartier. Une propriété rue des Remparts. 95 terrains dans le faubourg Delachaise. Jeff Jon Cily, y compris le mobilier, site des deux verts.

Par D. E. Murphy, 67 rue des Magasins—Cigares, liqueurs, sel, provisions, etc.

Par E. Scott, à 10 heures, à Pencolmore des rues Magasins et Natchez—Vins rouges, champagne, porter de Londres; rhum de la Louisiane, etc.

Par R. B. Sykes, à son magasin d'encan, rue des Magasins No 50—Bottes et souliers.

Par Hoffman & Marks, à 10 heures, à leur magasin d'encan, rue de Chartres No 60—Marchandises sèches, vêtements.

Les voies de communication.

Dans des pays comme la Virginie, le Kentucky, le Tennessee et le Missouri, où il n'existe qu'un petit nombre de routes que les moindres pluies défoncent et rendent impraticables, où le sol est coupé à chaque pas par des ravins, des petites rivières ou des torrents, et où les terres riches sont entourées de marais ou bien enclassées entre des collines boisées, il est impossible de conduire les opérations militaires avec la rapidité qu'atteignent les armées européennes dans des contrées populeuses, parcourues en tous sens par des routes parfaitement entretenues. Un général ne peut compter dans les quasi-solitudes d'Amérique pour nourrir son armée que sur les provisions qu'il emporte avec lui. Il ne trouvera pas dans le Tennessee comme en Lombardie de riches villages à chaque pas qui lui fourniront, sur une simple réquisition, des vivres et des fourrages en abondance. Une armée doit tout emporter avec elle, ce qui occasionne un encombrement terrible de trains et de chariots et retarde considérablement la marche.

On sait que les préparatifs immenses faits par la grande armée de Scott, en juillet dernier, pour la campagne de Richmond, ont contribué à aggraver la déroute de Manassas, car c'est un des embarras les plus graves qui s'attachent aux mouvements d'une grande masse d'hommes. Aussi, depuis leur désastre de Bull Run, les fédéraux ne se sont jamais avancés que le long des rivières ou des lignes de chemin de fer, et lorsqu'ils ont trouvé celles-ci détruites, ils ne se sont hasardés à avancer qu'après les avoir reconstruites et après avoir rétabli le service des trains.

Dans leur grande expédition de l'Ouest les fédéraux ont tiré le plus grand parti de la navigation des rivières, et grâce à l'insuffisance des obstacles qui leur ont été opposés, ils ont pu remonter la rivière Cumberland, la rivière Tennessee et le Mississippi avec d'immenses flottes de transports, et ils ont en la faculté de concentrer leurs troupes avec une grande rapidité. Buell ne s'est avancé de Nashville vers Columbia et Murfreesboro qu'après avoir reconstruit les chemins de fer. Les voies de communications qui leur ont servi pour l'invasion leur offrent les mêmes avantages pour la retraite. Si la bataille de Shiloh eût eu lieu à trente ou quarante milles de la rivière, la défaite des yankees se fût changée en une déroute complète, suivie de la destruction de leur armée.

Il est avéré aujourd'hui que les fédéraux n'essaieront pas de tenter une invasion des Etats de l'extrême Sud par une voie qui s'éloigne des cours d'eau ou des chemins de fer. Nous tirons de là la conséquence que si les eaux de la rivière Tennessee baissent assez pour faire présager une interruption de la navigation, l'armée de Buel retraitera à mesure que les canonnières et les transports seront obligés de descendre, et elle se repliera sur Paducah et sur Nashville ou viendra tenter de nouvelles opérations sur les rives du Mississippi.

Les confédérés sont entièrement privés de l'avantage que peut offrir la navigation des rivières Cumberland et Tennessee par suite de la perte de leurs bateaux à vapeur. Il ne leur reste donc pour s'avancer que la voie de terre ou les lignes de chemin de fer qui ne seront pas détruites.

Les lignes qui peuvent leur servir pour suivre l'ennemi dans sa retraite sont les embranchements du chemin de fer de Memphis à Charleston qui partent du Grand Junction et de Corinth pour se réunir à Jackson et se séparent de nouveau l'un allant vers Hickman et Columbus, l'autre vers Paris et le Kentucky, et de l'autre côté de la rivière Tennessee, les diverses lignes qui relient Nashville à la grande artère de Memphis à Charleston. Mais l'ennemi qui occupe une partie de ces chemins de fer aura soin dans son mouvement de retraite de détruire les ponts et d'emmener les locomotives et le matériel.

Nous savons, donc, que attendre à quelque lenteur dans les mouvements de l'armée de Beauregard. La nécessité de protéger Memphis contre les colonnes d'attaque qui pourront être reportées de ce côté, si les fédéraux abandonnent la rivière Tennessee, obligera le général Beauregard à garder une partie de ses forces à proximité de cette ville, et, d'un autre côté, les difficultés de la marche par les routes de terre, l'insuffisance de moyens de transport pour le matériel et les provisions de l'armée ne permettront pas les mouvements rapides, à l'aide desquels on pu déconcerter l'ennemi et reconquérir en peu de temps le terrain perdu.

Il faudrait pour obtenir des résultats vraiment décisifs que notre flotte de canonnières pût se mesurer avec la flotte yankee et la forcer à reculer jusqu'à Cairo, mais jusqu'à présent rien n'indique que nous ayons de ce côté quelque chance de succès. Les canonnières de l'ennemi sont bardées de fer et tout ce qu'il est possible d'espérer c'est que nos forts les empêcheront de passer.

On peut comprendre, aujourd'hui, l'étendue de la faute commise par le département de la marine, car c'est uniquement à leurs forces navales que les fédéraux ont dû tous leurs succès. Si nous avions eu des canonnières pour protéger nos baies et nos passes du côté de la mer, et d'autres pour garder avec le concours de forts convenablement établis, l'entrée des rivières qui conduisent au cœur de la Confédération, nous aurions évité les désastres qui nous ont frappés, et la supériorité de nos armes sur terre nous aurait bientôt assuré une paix glorieuse. Nous aurons beau gagner des victoires, elles resteront stériles, si le département de la guerre et celui de la marine ne s'entendent pas pour fournir à nos généraux les moyens d'en recueillir le fruit; ces moyens sont des flottes de canonnières et de transports pour faire mouvoir rapidement leurs armées.

THEATRE D'ORLEANS—Demain dimanche, pour le bénéfice de M. JULIAN, l'on jouera *Pillasse*, drame en 5 actes de MM. D'Ennery et Marc Fournier; le bénéficiaire remplira le rôle de Pillasse du Belphégor.

SERVICE FUNEBRE.

Un service funèbre sera célébré, MARDI, 29 avril, à 10 heures, à l'église Ste-Anne, rue St Philippe, pour le repos de l'âme de feu Mme veuve FRANÇOIS BEAUMONT DIVAUDAIS. Les amis de la famille sont priés d'y assister.

19 avril—1t

AVIS.

Le propriétaire du porteur d'un billet hypothécaire [illegible] échu depuis décembre 1861, est notifié d'avoir à le présenter au No 32 rue Carondelet afin d'en recevoir le remboursement du notaire. Après la publication de ces avis aucun intérêt ne sera accordé. 19 avril—3t

Correspondance particulière de l'Abeille.

Camp près Grand Jonction, 16 avril 1862.

MESSIEURS LES REDACTEURS DE L'*Abeille*,

J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre en date du 14 courant, me demandant une narration exactecte de la part qu'a prise le Bataillon des Gardes d'Orléans dans les mémorables journées du 6 et du 7. Je m'empresse de répondre à votre désir, quoique sous le voile de l'anonyme. Si j'entreprends ici de me faire l'historien des faits et gestes d'un Bataillon auquel je suis fier, à juste titre, d'appartenir, ce n'est pas que je croie nécessaire de livrer à la publicité le rôle qu'a joué, dans ce drame sanglant, une poignée d'hommes sortis de notre chère Louisiane, mais c'est qu'il devient indispensable de retracer exactement, sans emphase comme sans fortunterie, dans leur pure vérité, les faits qui se sont déroulés, sans y rien ajouter, sans en rien diminuer.

A en juger par les versions qu'on rencontre dans quelques journaux, on est plus étonné de voir combien vagues et inexacts sont les comptes-rendus du rôle que le Bataillon a été appelé à jouer sur les champs de bataille de Shiloh. Jusqu'à ce jour, nous n'en avons trouvé aucun qui approche même de la vérité. Ceux qui les ont lus ont dû tout naturellement croire que nous n'avions participé qu'à la bataille du 7, quand, bien! le 6, nous avions déjà été engagés dans un combat terrible et quand nous avions laissé sur le champ de bataille plus de 25 pour cent de nos compagnons d'armes.

N'ayant pas quitté la bataille une minute depuis son départ du camp, le 3, jusqu'à son retour le 8, je crois pouvoir vous exposer d'une manière non équivoque et avec la plus scrupuleuse exactitude, tout ce qui s'est passé pendant le laps de temps qui s'est écoulé entre les deux dates ci-dessus.

Souvent vous trouverez mêlée à mon récit quelques noms et quelques actes du 18e régiment de la Louisiane, mais je dois vous dire qu'il me serait impossible d'être un narrateur vrai et fidèle en les passant sous silence, car bien des fois, comme vous le verrez plus bas, le Bataillon des Gardes d'Orléans et le 18e de la Louisiane se sont trouvés mêlés ensemble, ne constituant plus qu'un seul et même corps, abrités sous un même drapeau, réunis sous un même commandement, et bien souvent la terre a bu en même temps et le sang d'un de nos frères du Bataillon et celui d'un des braves de 18e.

Le 2, au soir, un ordre fut envoyé à notre camp près de Corinthe; il était court, mais très explicite. Nous devions nous tenir prêts à nous mettre en marche au premier signal, avec cinq jours de rations et deux cartouches par homme. Le 3, à 9 heures du matin, nous reçûmes l'ordre de quitter le camp le lendemain matin à 5 heures. Mille cris joyeux saluèrent l'espérance d'une bataille prochaine. Inutile de vous retracer ici l'immense joie qui se manifesta d'un bout à l'autre du camp : nous autres soldats-citoyens, ne comptant que des campagnes sans batailles, désirions aussi consigner dans les fastes de l'histoire le nom de notre cher bataillon et recevoir ce qu'on nomme vulgairement le baptême de feu. Tout était en mouvement dans le camp; de grands préparatifs pour avoir cinq jours de rations pour le lendemain. Chacun s'ingénia de son mieux, personne ne chôma et nous comptions être entièrement prêts pour le 4 au matin. Mais, vers 3 heures, un nouvel ordre arriva du Quartier-Général et conformément à cet ordre, le bataillon se trouva bientôt en ligne de bataille, avec un bien maigre bagage et sans provisions; à 4 heures et demie nous partions. Pour où? Nous l'ignorions encore. Nous savions seulement que nous allions du côté de Monterey! puisque l'ennemi se trouvait dans ces parages. Il n'en fallait pas davantage pour faire oublier que l'heure de notre départ ayant été avancée, nous partions sans provisions.

Le temps était magnifique. Depuis quelques jours la sécheresse était des plus grandes et les chemins étaient couverts d'une épaisse poussière qui aveuglait, notre colonne en marche. Je ne saurais vous dire exactement les distances parcourues à chaque étape, car je dois vous assurer, en toute humilité, que les milles sont tellement longs sur les frontières du Mississippi et du Tennessee, qu'un Louisianais qui croit avoir parcouru 5 ou 6 milles, est tout étonné de n'en avoir parcouru que deux. Bref.

Le soir sur les 9 heures notre brave major Jon Quoryrce nous apprit que nous ne pousserions pas jusqu'à Monterey et que nous devions bivouaquer à environ deux mille de cette ville qui, soit dit en passant, ne s'était jamais douté qu'elle aurait été appelée un jour à jouer un grand rôle dans l'histoire et à voir son sol tour à tour foulé par les armées de la Confédération et par les hordes barbares au service du gouvernement fédéral. Enfin, sur les 10 heures, nous entrâmes par une obscurité si complète qu'on pouvait à peine voir devant soi, dans un bois immense, où l'on n'entendait que les voix confuses des régiments qui nous avaient devancé et qui avait la même destination que notre bataillon. Grâce à la lueur de quelques feux, qu'on venait d'allumer, nous pûmes nous diriger dans ce labyrinthe, et nous établîmes notre bivouac à côté de celui du 18e de la Louisiane. Notre souper fut court : nous n'avions rien à manger. Nous avions une consolation qui nous restait c'est que, ayant l'estomac vide, nous n'étions pas exposés à avoir un sommeil agité et à faire de mauvais rêves, résultats inévitables de digestions pénibles.

Je vous laisserai un instant à notre premier bivouac, pour faire une petite digression qui ne sera pas sans utilité pour la suite de cette narration. Vous avez déjà été surpris qu'un bataillon, comme le nôtre, se soit mis en marche, pour une destination inconnue, sans vivres et que nous ayons, par la suite, tant souffert de la faim et de privations de toutes sortes. Mais une courte explication suffira pour vous montrer que ce manque de provisions n'est attribuable à personne et que la force des choses et les circonstances exceptionnelles, dont nous avons été entourés, nous ont réduits à l'état de triste dénouement et de sordide misère dans lequel nous avons été plongés. Premièrement les cinq jours de rations n'avait été commandés que pour le 4 au matin, conformément au premier ordre de départ, et, bien qu'en être chargés sur les wagons qu'après notre départ du camp et secondement les wagons se sont embourbés dans de profonds ravins, qui entreloupent le chemin entre Corinthe et Monterey.

Le lendemain de notre départ nous avons pu nous procurer quelques biscuits que des hommes détachés de nos compagnies allèrent chercher jusqu'à nos wagons, mais après cela, il a fallu renoncer à tout, sauf la modique pitance dont il sera ci-après fait mention.

Revenons à notre première halte, où je vous ai laissé, je vous dirai que, après avoir mis nos mousquets en faisceaux et avoir étendu sur la terre nos couvertures, nous nous endormîmes profondément, bercés par la fatigue, et quelques sentinelles, relevées de deux en deux heures, veillèrent au salut du camp improvisé.

Le lendemain de notre départ de Corinthe (le vendredi 4) la diane nous éveilla à 4 heures du matin. Nous nous mîmes silencieusement en rang (soit dit, en passant, c'est peut-être la première fois depuis la formation du bataillon qu'on n'ait pas eu besoin de recommander le silence à nos éternels causeurs; nous ignorions si, au débouché du bois, nous ne serions pas en face de l'ennemi), mais au moment de nous mettre en marche, une pluie torrentielle, qui menaçait depuis la veille, commença à tomber, et en quelques minutes nous étions mouillés jusqu'aux pieds à la tête. Les chemins détrempés furent convertis en quelques instans d'une boue épaisse qui retarda et entrava beaucoup nos mouvements et notre marche. Ajoutez à cela une grêle avec des grains d'une grosseur extraordinaire, nous frappant en plein visage, et vous aurez une juste idée de ce que nous avons dû souffrir. Mais il n'y avait pas à balancer : il fallait aller de l'avant. Nous prîmes courageusement notre parti, nous limes toute journée jusqu'à 10 heures du matin et ne nous arrêtâmes qu'à environ un demi mille au-dessus de Monterey. Là, une halte fut ordonnée : elle était d'autant plus nécessaire, que nous étions exténués de fatigue, souffrant de la faim et de la soif, ignorant où nous poussait notre étoile. Chacun s'assit tant bien que mal sur un gazon couvert d'eau et de boue.

Nous commencions à prendre un peu, qu'un ordre vint nous tirer de nos réflexions dans lesquelles nous étions tous plus ou moins plongés. Nous rebroussâmes chemin et nous allâmes se ranger en ligne de bataille, à environ deux milles en-dessous de Monterey. Là,